

Tilg, S.

Apuleius' Metamorphoses. A Study in Roman Fiction. Oxford, Oxford University Press, 2014. 204 pp. Pr. £45,00 (hb). ISBN 9780198706830.

Il faut commencer ce compte-rendu par une considération générale : il est très difficile qu'une énième analyse des *Métamorphoses* d'Apulée conduise à une interprétation réellement nouvelle. Sur ce sujet tout et son contraire ont déjà été dits, et la seule tentative exégétique qui dans les trente dernières années ait apporté une bouffée d'air frais est le célèbre essai de Winkler (Winkler, W. 1985. *Auctor & Actor: A Narratological Reading of Apuleius' Golden Ass* (Berkeley/Los Angeles)). Cela ne signifie pas qu'on ne puisse pas trouver de nouvelles façons pour mieux expliquer des idées déjà connues, ou pour soutenir des théories anciennes à travers des arguments nouveaux. Nous avons donc commencé la lecture du livre de S. Tilg en toute confiance, ayant une grande foi dans son bagage et sa créativité, des qualités qu'on a déjà pu apprécier, surtout pendant notre travail commun sur le récent volume GCA XI. Et notre foi était bien fondée, parce que cette lecture est agréable et aborde des problèmes de longue date avec des approches innovantes, arrivant dans certains cas à des conclusions originales et crédibles (binôme rare dans notre domaine) : nous faisons référence notamment à la redéfinition de l'identité du 'je' du prologue (identifié dans le Loukios des *Metamorphoseis* grecques), et au stimulant *excursus* sur le « neoteric charm ». Et même lorsque Tilg reprend certaines idées déjà débattues dans le passé, son originalité consiste à accorder du crédit à des opinions souvent sous-évaluées même si très raisonnables : de justes remises en cause des relations entre les trois textes sur l'histoire de l'âne se déroulent en 1.1-2, où Tilg reconnaît à l'opinion de Photius une importance qui lui a souvent manqué (en particulier à propos du sérieux de l'auteur des *Metamorphoseis*). L'idée, souvent écartée, que l'œuvre grecque puisse déjà présenter « some sort of religious ending » est également sensée : il est clair que nous ne pouvons pas en avoir l'évidence, mais il s'agit d'une possibilité concrète que Tilg à juste titre souligne. En général, toute la discussion dans 1.3 et 1.4 est très bien conduite. Là et par la suite on a admiré la clarté de l'exposition et de l'argumentation, qui sont aussi aidées par la subdivision en brefs paragraphes, dont la lecture s'avère aisée.

L'essai est structuré en sept chapitres qui couvrent toutes les questions principales (modèle, poétique, genre, question isiaque, aspects métalittéraires), avec une analyse spécifique des passages cruciaux du roman (prologue et final en particulier). On a déjà mentionné plusieurs idées du ch. 1 ; nous reviendrons sur le ch. 2 (une analyse plutôt hardie du prologue) par la suite.

Le ch. 3, consacré à la poétique, avec des annotations acceptables sur le sens dernier de certains mots-clés, est particulièrement vital et intéressant : le résumé sur *milesius* nous paraît indispensable, et tout aussi utile l'*excursus* sur l'adjectif 'néoterique' *lepidus*. Nous trouvons particulièrement subtile la façon de lier les deux discours apparemment débridés à travers l'hypothèse selon laquelle certaines 'jonctures' lexicales entre le récit-cadre et les récits enchâssés feraient allusion au modèle milésien (ou à d'autres modèles et idées littéraires). Nous avons jugé aussi très opportun le bref et pourtant péremptoire paragraphe qui rappelle—à ceux qui encore aujourd'hui le prétendent—l'absence absolue d'une morale dans les histoires secondaires, et déclare l'interprétation opposée absolument « non autorisée ».

Les chapitres qui portent étroitement sur l'interprétation (4 et 5, presque indivisibles entre eux) sont inévitablement les moins originaux : le ch. 4 part de justes considérations sur le platonisme d'Apulée pour virer ensuite sur la redéfinition du roman comme « philosophical novel » *ante litteram* (un concept très plausible) ; le ch. 5 consiste dans un rapport sur la question isiaque et les différentes positions que les critiques ont prises sur la possible interprétation unitaire de l'œuvre et sur l'apparent sérieux du final, avec une attention particulière à l'exégèse de Winkler, que Tilg conteste par rapport à de nombreux points en utilisant des arguments de la critique précédente. Les conclusions n'aboutissent pas à une contribution particulièrement originale, mais Tilg n'en est pas responsable : comme on a déjà remarqué, sur ce sujet on a raclé le fond du pot. Néanmoins nous ne trouvons pas que la comparaison avec l'*Apologie* atteigne à de résultats fructueux (au contraire, elle nous semble tirer des déductions abusives à partir d'éléments trop faiblement liés entre eux). Bref, il nous semble que la suggestion de Tilg que le roman serait un « philosophical novel » et sa clé d'interprétation une sorte de « playful seriousness » (une variante du *spoudaiogeloion* invoqué par Gianotti)¹ ne s'écarte pas beaucoup du 'seriocomic' reproposé il n'y a pas longtemps par Graverini² et, plus généralement, de toutes les lectures—y compris la nôtre—qui suggèrent la présence et la combinaison de plusieurs niveaux de lecture.

Les vrais points faibles de l'œuvre sont cependant les interprétations tirées de certaines analyses linguistiques (lexicales ou syntactiques) plutôt risquées, et nous revenons donc au ch. 2, qui contient des thèses à nos yeux velléitaires, développées à partir d'éléments linguistiques forcés aux limites du raisonnable. On en donnera deux exemples. Le par. 2.3 offre quelques observations intéressantes même à ceux qui ne partagent pas la thèse principale qui

1 Gianotti, G.F. 1986. *Romanzo e ideologia. Studio sulle Metamorfosi di Apuleio* (Napoli).

2 Graverini, L. 2007. *Le Metamorfosi di Apuleio. Letteratura e identità* (Pisa), 132-147.

(sur)charge de sens la particule *at* (certainement très particulière du point de vue stylistique). On a apprécié l'examen des nombreux *incipit* des textes grecs caractérisés par un début similaire (une idée déjà en partie développée par Graverini 2007, 2-4). Plus généralement, nous sommes convaincues que le début par *at* marque stylistiquement le choix d'un (faux) style rapide et familier (et cela, ce n'est pas nouveau).³ Nous trouvons toutefois décidément exagérée la conclusion selon laquelle *at* pourrait évoquer une certaine « Greekness » (en tant que dérivé de la rhétorique grecque), ou même que la particule pourrait être une déclaration stylistique au seuil du roman. Selon Tilg, en fait, *at* dénoterait, avec une valeur programmatique, le contraste entre le style informel choisi par l'auteur (un style typique d'une certaine prose grecque) et un « formal, political style of speech ». ⁴ Il est reconnu que la conjonction *at* pouvait avoir une nuance sémantique absolument dépourvue de valeur adversative ou restrictive et ainsi elle était capable d'introduire un discours, certainement *ex abrupto*, mais sans aucune opposition à une éventuelle affirmation ou discours précédents.⁵ Enfin, lorsqu'une solution linguistique plus économique et naturelle existe, ne chargeons pas deux lettres d'une envergure sémantique de porte-avions ! D'ailleurs, il faut rappeler que toutes ces implications métalinguistiques auraient dû être 'devinées' par le lecteur, grâce à des connaissances qui ne seraient pas tout à fait banales (e.g. : l'usage de la particule grecque correspondante, ou les prescriptions à ce propos du traité de rhétorique *Peri Aphelous Logou*).

On trouve également forcée et à peine défendable la discussion suivante sur la possible « provocation » prétendument déclenchée par le mot *forensis* dans la phrase *prae famur veniam siquid exotici ac forensis sermonis rudis locutor offendero*. Cette interprétation se base sur deux fausses prémisses, une lecture peu vraisemblable—bien que répandue—de la syntaxe latine, et le sens donné à *forensis*. Tilg part d'une traduction qui rompt le syntagme naturel *si quid* + gén. partitif, pour reconstruire la *iunctura* suivante : *exotici ac forensis sermonis locutor* (*siquid* serait lié, comme compl. de limitation, à *offendero*, avec le sens 'je me tromperai sur quelque chose'). Nombre de choses, en plus de l'*ordo verborum*, nous mettent en garde contre cette lecture, et entre autre, le manque

3 Cf. Nicolini, L. 2005. *Apuleio. Le Metamorfosi* (Milano), 1-4 ; ead. 2007. *Una lettura di L. Graverini, Le Metamorfosi di Apuleio. Letteratura e identità*, *Ordia Prima* 6, 197-212 (198-199 en part.).

4 Tilg arrive à imaginer que toute la première phrase cache une « ironic apology for not being political ».

5 Voir l'excellente (et décisive) note dans Keulen, W. 2007. *Apuleius Madaurensis Metamorphoses Book 1: Text, Introduction and Commentary* (Groningen), 63.

d'équilibre de la période, le fort hyperbate entre *siquid* et *offendero* et la présence même du génitif juste après *siquid* (le lecteur l'aurait entendu dans sa construction naturelle). En outre, le mot tardif *locutor* est un terme normalement employé de manière absolue (*ThLL* VII 2, 1609, 22-40). Mais, tout en admettant la possibilité d'un complément, celui-ci ne serait pas un génitif. La construction *sermonis locutor* (*scil.* 'locuteur natif d'une langue') est une illusion générée, peut-être, par notre oreille 'moderne' : en latin cette notion aurait été exprimée par un ablatif (*limitationis* ou instrumental), ou par un adverbe, parallèlement à la construction verbale (qui n'est pas *latinum loqui*, mais *latine loqui*).⁶ Au contraire, l'emploi absolu d'*offendo* est très improbable : ce serait un *unicum* dans l'idiolecte d'Apulée qui l'utilise sans exception avec l'acc. et presque toujours dans le sens naturel de *ob + fendo*, 'encourir en', 'tomber sur', 'trouver', 'rencontrer' (et une ou deux fois 'frapper' et, métaphoriquement, 'offenser'). D'ailleurs, on ne comprendrait pas l'objet de cette *excusatio non petita*, ce en quoi ce *rudis* locuteur pourrait se tromper : par contre, Apulée veut en fait s'excuser, dans la fiction, de ce que son public réel ne lui pardonne pas, c'est à dire de ces solécismes et xénismes caractéristiques de celui qui a appris, en tant qu'étranger, une deuxième langue.⁷ Encore, s'il avait le sens donné par Tilg ('this foreign tongue of the Forum'), le couple pas synonymique *exotici + forensis* ne serait lié par aucune conjonction.⁸ Bref, si cette construction est théoriquement possible, elle paraît absolument antiéconomique et très peu probable.

La rupture du syntagme naturel permet donc à Tilg de lire le texte latin de telle sorte qu'il puisse voir un « contraste » entre la nature du *rudis locutor* de Lucius et l'*aptum* que le *forum* demande (i.e., encore, un contraste entre le style informel et un « formal, political style of speech ») : mais dans le texte latin ce contraste n'existe pas. L'endyade *exoticus ac forensis* provoque la ré-sémantisation du deuxième adjectif sur la base de *foris* : et pas même le jeu de mots, que Tilg reconnaît, ne peut plus soutenir son interprétation parce que,

6 Cf. l'exemple frappant d'Aug. *serm.* 162a, 4 : *nec quisquam tamen sine dono remanebit: apostolos, ait, prophetas, doctores, interpretatores, linguis locutores, habentes uirtutes sanitatum, habentes adiutoria, gubernationes, genera linguarum.*

7 Cf. le célèbre passage de *Flor.* 9.6-7 (avec Nicolini, L. 2011. Ad (l)usum lectoris: *etimologia e giochi di parole in Apuleio* (Bologna), 33-35).

8 Cf. aussi Harrison, S.J., Winterbottom, M. 2001. *The Prologue to Apuleius' Metamorphoses: Text, Translation and Commentary*, in: Kahane, A., Laird, A. (eds.), *A Companion to the Prologue of Apuleius' Metamorphoses* (Oxford), 9-15, p. 10, qui, confrontés à la difficulté créée par *ac*, traduisent 'being an inexperienced speaker of the language of the forum which is foreign to me', pas exactement ce qui est écrit dans le texte.

comme il arrive dans tout jeu de mots, le sens de *foris* se superpose—il ne s'ajoute pas simplement—à celui de *forum*.

Il en va de même pour le prétendu défi dans le mot *locutor* : entrer dans le *forum* en tant que *locutor* plutôt que comme *orator* peut sembler une provocation ; mais dans le texte aucun *locutor* n'entre dans aucun *forum*. Et le terme *locutor* n'est utilisé au lieu d'aucun autre mot : *locutor* est le terme latin qui signifie 'parlant'. Il n'y a rien de sous-entendu : Apulée, simplement, n'aurait pas pu utiliser d'autre mot.

Un pareil manque de preuve (et d'étroite progression logique) marque toute la dernière partie du chapitre et rend les conclusions de Tilg difficiles à partager quant au 'vrai' sens de *immutatio* et de *desultoria scientia*.⁹ Le texte latin ne supporte plus la drastique affirmation selon laquelle « a strictly linear reading would . . . suggest that *immutatio* refers to the exchange of formal Latin (of the *forum*) for the informal narrative ». Les interprètes sont libres de formuler des hypothèses et de cumuler les preuves. Mais ici les preuves ne sont certainement pas linguistiques. Le latin est une langue proverbiallement claire : ne faisons pas dire au latin ce que le latin ne dit clairement pas.¹⁰

Cela dit, les divergences d'opinion sur les caractéristiques structurelles de la langue apuléenne (le principal facteur expliquant de quoi cette langue serait capable) n'affecte pas notre appréciation d'autres suggestions et idées de Tilg qui partent d'une base qui n'est pas exclusivement linguistique.

Le chap. 6 est consacré au final du livre XI et au soi-disant 'Rome-coming'. Nous ne pourrions pas dire si un tel détour inattendu peut renvoyer de façon allusive à la carrière littéraire d'Apulée, et nous laissons cette considération à ceux qui comptent plus que nous sur des interprétations métalittéraires d'un tel genre. Il faut souligner cependant que l'opinion de Van der Paardt à propos de *Madaurenses* comme *sphragis*, loin d'être isolée, est aujourd'hui amplement partagée ; et bien que nous doutions que les passages des poètes augustéens mentionnés soient de vrais parallèles, ils ne sont toutefois pas indispensables pour confirmer le consentement raisonnable de Tilg à ce propos.

Le chap. 7 réfute, par des argumentations de poids inégal, l'hypothèse du final manquant (mais il fallait davantage tenir compte des arguments de

9 La même connexion avec le passage de *Met.* 9.13.4-5 est très vague et, surtout, ne tient pas compte du lien entre *desultoriae scientiae* et *stilo*.

10 Nous ne sommes pas, cependant, parmi ceux qui considèrent *vocis immutatio* une référence au changement de langue : le sens est, à notre avis, celui du changement de registre.

Ammannati,¹¹ qui soulèvent des soupçons sur le final actuel)¹² et analyse la clôture du roman.

Tilg regarde avec une attention particulière l'élément de la calvitie qu'il voit comme ayant une valeur métalittéraire¹³ et le mot final *obibam* avec ses prétendues implications de mort, ne s'appuyant à notre avis absolument pas sur le texte.¹⁴

Finalement, on aurait, peut-être, pu éliminer le dernier chapitre où sont résumés les contenus des chapitres précédents, un aide au lecteur pas indispensable, vu les dimensions du livre. *L'index* est excellent et vraiment très utile pour un lecteur qui ait besoin d'un type de consultation plus pratique (par rapport à des passages et des problèmes spécifiques). On trouve excellente aussi la bibliographie, intelligente, complète et mise à jour, mais pas surdimensionnée, et pour cela utile en elle-même (bien que quelques références et quelques dettes envers des études précédentes auraient pu être déclarées cas par cas par des notes en bas de page).

Lara Nicolini

Università degli Studi di Genova

lara.nicolini@sns.it

-
- 11 Ammannati, G. 2011. *Il Laurenziano 68, 2 (F) e il finale delle Metamorfofi di Apuleio*, MD 67, 229-242.
- 12 Le fait qu'on trouve des signes de ponctuation incohérents à la fin de certains livres n'enlève rien au cadre décrit par Ammannati, qui est très convaincant non sur la base d'une preuve spécifique, mais de nombreuses preuves convergentes. Surtout, il nous semble un argument crucial qu'un copiste qui signalait expressément la présence d'une lacune, devait forcément se poser la question de quelle ponctuation adopter juste avant cette lacune (et, peut-être, à la fin même du roman).
- 13 Presque une métaphore de l'acte de lisser le rouleau de papyrus (ou ce que Tilg appelle « a narrative instantiation of 'finishing' ... both his story and his papyrus roll ») ; pour moi la question est, encore : « comment un lecteur aurait-il pu le comprendre ? ».
- 14 Il faudra—tôt ou tard—se résoudre à accepter que les antiques étaient des lecteurs normaux et non des 'dissecteurs' de texte. Aujourd'hui personne ne s'attendrait à ce qu'un lecteur anglais sépare la locution idiomatique 'to press charges' pour trouver des sens cachés dans l'un ou l'autre des deux mots, ou qu'il puisse encore apprécier la valeur originelle de 'charge'. Il en allait de même en latin : si un lecteur lisait *munia obire*, son oreille ne percevait plus le sens du seul *obire*.